

GLADIATOR

LE POINT DE VUE DE L'HISTORIEN

Michel DUBUISSON*

La sortie de « Gladiator » n'est pas un événement que pour les amis de l'Antiquité et du latin : elle intéresse aussi les cinéphiles. Il s'agit d'une tentative de redonner vie à un genre qu'on croyait disparu, du premier « péplum » à grand spectacle depuis 1963, en fait depuis que les problèmes de « Cléopâtre » avaient quelque peu échaudé Hollywood. Pourtant le réalisateur déclarait au « Soir » qu'il ne se sentait ni nostalgique ni « ringard » : il a en fait cherché l'originalité, et le renouvellement d'un cinéma américain de plus en plus stéréotypé et mécanisé. Il est vrai que le spectateur candide que j'ai été a d'abord apprécié que le héros, Maximus, ne soit ni un Stallone ni un Schwarzie de plus, mais quelqu'un comme vous et moi (ou à peu près...) et que ce film comporte somme toute très peu de violence, ou en tout cas de voyeurisme morbide. Le cinéphile même très amateur aura d'autre part été frappé aux moins par deux choses. D'abord, un pari souriant et audacieux a été tenu : mettre à la mode 2000 l'autre dernier grand péplum, à savoir « La chute de l'Empire romain » d'Anthony Mann (1963) : c'est le même cadre et pour l'essentiel la même intrigue — avec le rythme en plus. Ensuite, « Gladiator » est rempli de clins d'œil que je n'ai certainement pas remarqués tous : le laniste, par exemple, est tiré de Fellini, et, plus étonnant, la scène finale (Maximus, blessé à mort, n'en livre pas moins un combat victorieux), est également empruntée à Anthony Mann, mais... au Cid.

Bien entendu, l'historien de Rome résiste difficilement à la tentation de passer un péplum, quelle que soit sa qualité, au crible de la vérité historique (ou de ce que nous croyons en savoir) ; c'est du reste, je suppose, ce que les lecteurs de ce bulletin attendent d'abord de moi.

Que leur dire, en se limitant à l'essentiel ? D'abord que la vérité historique au sens le plus concret et le plus matériel est mieux respectée dans « Gladiator » que dans aucun autre des péplums que j'ai pu voir. Même s'il reste quelques erreurs (le fameux *morituri* apparaît deux fois, mais sans doute est-il indéracinable...) et quelques imprécisions (quitte à fabriquer une inscription amusante, *ut Roma cadit ita orbis terrae*, autant le faire en latin correct et dire *terrarum...*), j'ai noté avec satisfaction, par exemple, la disparition des gestes pseudo-romains introduits par les Américains dans l'entre-deux-guerres (le poing frappant la poitrine comme équivalent de salut militaire...) ou encore l'absence de toute scène d'« orgie ». Quant au récit, il fait songer au meilleur Dumas, en ce sens que, mis à part le personnage de Maximus, qui est fictif (mais dont le nom est emprunté aux *Pensées*), et la mort de Commode dans l'arène, qui en découle, tout le reste serre la vérité de près, est réel ou plausible (Marc Aurèle mourant n'admet que Commode auprès de lui et n'en sort pas vivant : c'est

* Cette analyse a d'abord paru dans le *Bulletin de la FPGL*, 124 (sept.–oct. 2000), p. 8.

parfaitement exact, ou du moins attesté, et l'auteur de l'*Histoire auguste* a clairement voulu suggérer l'assassinat ; la sœur non plus n'est pas imaginaire, etc.).

Mais le plus important, à mon sens, n'est pas là. Ce qui fait de « *Gladiator* », pour les professeurs de latin, un film à voir et à montrer absolument, c'est que, pour la première fois à ma connaissance, les valeurs romaines (générales et non spécifiquement stoïciennes) sont présentées dans un péplum comme positives et motivantes, et non comme laissant un vide ou une insatisfaction que devrait combler une idéologie plus satisfaisante, en clair le christianisme — le premier péplum non sulpicien, en d'autres termes, qui ne comporte d'ailleurs aucune allusion aux Chrétiens. J'ajouterai que le réalisateur, ou son conseiller, a vraiment lu Marc Aurèle, et de près.

Bon vent, donc, à « *Gladiator* », en espérant que réussisse cet essai de renouvellement, qui bénéficie de la technique et de la sensibilité (?) actuelles : la scène de bataille initiale, dans les forêts de Germanie, n'a ainsi plus grand-chose de commun avec le péplum classique, pas plus que le *Soldat Ryan* avec le *Jour le plus long* ; quant au Colisée en images de synthèse et en quadriphonie, je n'aurai qu'un mot : extraordinaire !